

(art absolument)

les cahiers de l'art d'hier et d'aujourd'hui

Préhistoire et art d'aujourd'hui

Venise et l'Orient

Nord-Pas de Calais Feuille à ellivœꝛ

Roland **Flexner**
Françoise **Pétrovitch**
Stéphane **Couturier**
Matsutani

Valère **Novarina**
Jean-Luc **Parant**

Poèmes de **Michel-Ange**



M 06192-18-F: 10,00 €-RD



automne 2006 • numéro 18

→ Bonnes feuilles

L'infini dans l'infime : devant les 2587 dessins de Valère Novarina

Par Jean-Luc Parant

Dans cette nouvelle rubrique, la revue (**art absolument**) publie et publiera l'extrait d'un livre à paraître. Pour cette première, il s'agit d'un texte étonnant de l'artiste-écrivain Jean-Luc Parant à propos de l'œuvre de l'écrivain-artiste Valère Novarina. L'intégral de ce texte est à lire dans Jean-Luc Parant, *Le Carnet*, éditions Virgile.

Comme si lorsque les yeux s'ouvrent sur l'espace infime de ces tracés, ils surplombaient l'air, ils étaient au sommet de l'espace. Comme si en s'ouvrant ils donnaient à l'espace infini sa respiration. Comme si, les yeux s'ouvrant, l'espace respirait dans la distance entre l'espace infime et l'espace infini. Nos yeux sont les narines de l'espace. L'œil de la vue est le nez du vide sans fin qui nous entoure. Les yeux se sont ouverts tout en haut dans le ciel pour lui donner vie. Le ciel s'est éclairé et la lumière est apparue. Tout s'est mis à bouger, l'air est devenu la matière la plus limpide et la plus transparente de toutes les matières qui nous entourent. Comme les tracés de Valère Novarina sont une nouvelle matière pour les yeux, aussi limpide et transparente que la matière d'une histoire sans fin logée dans la surface infime d'une page.

Au contact de la matière de ces lignes et de ces formes, nos yeux se sont ouverts à la surface de l'air pour lui donner du souffle. Les yeux se projettent et traversent l'espace qu'ils nous représentent, à toute vitesse. Sans nos yeux, l'air serait solide comme la terre, les lignes et les formes ne seraient que de la matière immuable. L'espace étendu au-dedans d'un dessin est sous les yeux comme le sol est sous les pieds. Les yeux grimpent très haut dans les cieux, courent très loin jusqu'aux bordures de l'espace infime, ils s'ouvrent là où nous ne voyons plus, là

où nous voyons l'infini arpenter continuellement sa propre étendue. Toutes les images que nous voyons sont au-dessous du niveau de nos yeux et apparaissent par transparence dans l'air qui immerge tout notre corps. Car entre nos yeux et ce que nous voyons il y a ce volume d'air dans lequel nous sommes et d'où nos yeux surgissent à fleur du vide. Quand nous ne voyons plus ou que nous perdons de vue les contours qui forment ces images, l'air a recouvert les yeux, l'espace est passé par-dessus, le vide les a ensevelis. Ils sont en nous.

Si nos yeux sont si sensibles au contact de la matière blanche et cernée d'une page, c'est parce qu'ils ne s'ouvrent pas à la même hauteur que ce qu'ils voient. La surface de l'air comme la surface de la page séparent nos yeux de ce que ces plans contiennent. Nos yeux sont au-dessus mais tout ce qu'ils voient est au-dedans, dans le globe de l'air qui nous entoure comme dans le galbe d'un contour esquissé pour nos yeux. Et nos yeux voient à travers, ils ne voient que de là et ne peuvent s'ouvrir, tenir et bouger que sur la surface de l'air ou sur la partie émergée d'une surface blanche ombrée. Sinon plus bas ou plus profond dans la matière de la page, nos yeux s'emplissent d'air ou de substance, tombent et s'immobilisent. L'air comme la matière blanche d'une page sont le sol où les yeux tiennent, la planète sur laquelle ils bougent et vivent. Mais nos yeux ne peuvent pas vivre dans l'air ou dans la page comme notre corps est mort dans la terre. Nos yeux avancent sur l'air ou sur la page, ils glissent et se projettent à leur surface. Ils regardent à travers. Le contact avec le dedans de l'air ou le format de l'espace dessiné les éteindrait autant que notre corps étoufferait s'il s'enfonçait dans le sol.

Le contact des yeux avec le contenu de l'air ou des lignes de contour d'une forme est aussi terrible que le contact du corps avec le contenu de la terre ou de →



| Croisement Animal, 1996, gouache.

l'eau. La plus infime poussière qui entre dans les yeux enlève nos yeux comme notre corps s'enlèverait dans les sables mouvants ou se noierait dans l'eau. Le plus infime trait qui entre dans les yeux blesse nos yeux comme notre corps s'empalerait sur la matière en relief d'une page. Notre corps touche sans cesse le dedans de la terre et de l'eau autant que nos yeux voient sans cesse le dedans de l'air et de la matière blanche ombrée. L'air et la matière blanche ombrée sont à nos yeux ce que la terre et l'eau sont à notre corps.

Nos yeux sont debout ouverts ou couchés fermés au-dessus de l'air ou de la page comme notre corps est debout ou couché au-dessus de la terre.

Nos mouvements au-dessus de la terre sont comme des trous par lesquels la terre respire. Si nous ne pouvions plus bouger c'est que nous serions perdus en lui, comme quand nous ne pouvons plus distinguer de figures c'est que nos yeux sont enfoncés dans l'espace infime délimité par une ligne ou un point. Si nous nous arrêtons, notre arrêt bouchera les trous par lesquels la terre et l'espace respirent. Le soleil se rapprochera de la terre et la terre étouffera. Nous ne pourrons plus la toucher, la terre brûlera parce que nous ne pourrons plus bouger.

Il y a deux planètes l'une au-dessus de l'autre : l'une en terre et en eau pour un corps enfermé sous sa peau et dont le toucher est le seul moyen d'atteindre le monde ; l'autre en air et en lignes brûlantes pour un corps libéré de sa peau et dont la vue est le seul moyen d'atteindre le monde.

Il y a deux planètes l'une au-dessus de l'autre : l'une avec une forme, l'autre illimitée qui l'enveloppe. Il y a deux espaces du dessin l'un dans l'autre : l'un avec une forme, l'autre illimité d'une histoire racontée par lui. Il y a deux planètes l'une dans l'autre. L'infini qui nous entoure est la planète des yeux. L'infime que l'on enveloppe est la planète des lignes.

Nos yeux s'élèvent au-dessus de l'infini comme notre corps au-dessus de la terre d'où notre vue se tend, où notre regard se pose.

Nos yeux sont forts car c'est eux qui nous lèvent du sol et nous tiennent debout sur la terre. Sans eux nous sommes si lourds que nous tombons et nous nous couchons. Nos yeux nous ont redressés pour nous faire accéder à l'espace d'un contour esquissé pour eux, à l'espace au fond duquel nous nous étions arrêtés immobiles, en accédant eux-mêmes à la surface de l'espace et des formes. Notre corps est immergé dans une matière beaucoup moins fluide que la matière dans laquelle nos yeux s'ouvrent. Nous sommes tout entiers recouverts par un océan d'air et seuls nos yeux émergent. Sans nos yeux qui émergent au-dessus de cet océan ou qui regardent au-delà de l'espace infime d'un dessin, plus rien ne nous retient au-dessus de terre. Quand nous ne voyons plus c'est que nos yeux se trouvent au-dessous du niveau de l'air qui nous entoure, en deçà de l'espace infime d'un dessin.

Sans cette partie de nous qui monte à la surface de l'espace et des formes qui nous entourent nous ne pourrions pas tenir debout. Sans l'ouverture de nos yeux la pression de nos paupières baissées durcirait l'espace et noircirait en l'opacifiant la matière blanche où nos yeux se projettent.

Les ouvertures de nos yeux à la surface de l'air sont comme deux trous qui décompresseraient l'air qui nous entoure et qui le rendraient traversable à l'infini. Les ouvertures de nos yeux à la surface d'une page sont comme deux trous qui éclaireraient la matière blanche et qui la rendraient explorable à l'infini.

Nos yeux nous montrent le monde à la lumière et les dessins de Valère Novarina dans leur éclat, comme un ouvrage qui aurait été extrait de terre, comme s'il s'agissait d'un trésor enfoui que les yeux feraient surgir au-dehors. Les yeux nous font découvrir le monde et ses empreintes comme un ouvrage qui aurait été découpé puis ciselé si minutieusement que les mains en auraient seulement gardé l'empreinte là où les yeux en auraient capté le monde contenu par lui. Les yeux sont des orfèvres, tout ce qu'ils exécutent devant nous est si finement dessiné, sculpté, dégagé de l'ensemble touchable qui nous entoure qu'avec eux les lignes se sont libérées d'une masse informe et qu'elles surgissent et brillent autour de nous.

Les lignes se sont épurées comme la peau des paupières s'est décharnée, détachée de la chair des yeux. Elles surgissent comme les yeux d'un visage, comme les yeux de la masse de notre corps. Les lignes se sont épurées comme les yeux se sont écorcés. Tout est du même bloc de vie, et la vue a tout séparé, nous donnant à voir toutes les formes qui nous entourent. Tout craque sa peau à l'endroit le plus haut de son corps.

L'apparition de nos yeux nous a découpés pour bouger, marcher et tracer des lignes. Et ces lignes sont comme une apparition renouvelée de nos yeux. Tout s'est allongé, écarté, faisant naître une diversité sans fin de formes pour qu'une infinité de personnages puisse se montrer et exister. Un monde devant nous s'est dévoilé, des silhouettes et des figures se sont découvertes et semblent avoir été tirées d'une masse considérable, d'un format trop grand pour être même imaginé.



Dessins.

1998, encre et crayon, 46 x 46 cm.

Un monde de formes infinies semble sorti des mains d'un orfèvre comme un objet de culte dans un hommage diurne rendu à l'univers. Tout est enrichi d'ornements, embelli au plus haut point. Nous voyons et tout est à terme, tout surgit au moment de sa naissance comme si tout avait été frotté jusqu'à briller à l'instant même où nous ouvrons les yeux. Tout clinque de reflets éblouissants. Les lignes et les formes de Valère Novarina sont des pièces d'orfèvrerie et chacune d'elles est nourrie pour briller le plus intensément du monde. Au contact de ses dessins, les yeux nous entourent de richesses animées par la lumière. Nous avons, incrustés sur le visage, des lignes mystérieuses, des points cabalistiques aux

formes fouillées. Tout éclate, étincelle, rutil, brille comme la lumière vive d'un diamant taillé aux facettes éclatantes. À peine ouvrons-nous les yeux que tout devient jaune et brillant comme le soleil, jaune et brillant comme un métal précieux à l'apparition des yeux comme si la vue était le produit d'une haute alchimie. Le changement en est si surprenant lorsqu'il a lieu que la matière blanche de la →

page semble s'être transmuée en une autre matière. Comme si tous les éléments s'étaient métamorphosés sous le pouvoir de la magie des traits tirés. Nous ouvrons les yeux sur ces dessins mais tout est si différent entre ce que nous touchons d'eux et ce que nous en voyons que l'on dirait que nous avons sauté d'un monde à un autre, d'une planète à une autre.

Si toutes ces lignes et ces formes semblent naître à l'instant où nous ouvrons les yeux c'est parce que la vue rend tout fragile et que les images ont tout juste le temps d'apparaître et de briller avant de retomber dans l'obscurité. Tout vit le temps des yeux ouverts sur ce monde qui nous représente l'espace et ses dimensions, c'est ainsi que tout rajeunit très vite sous le regard. Nous ouvrons les yeux et tout semble renaître, comme une ligne qui n'en finirait pas d'étirer ses formes, d'accuser son trait.

Tout daterait du premier âge. Nous ne nous serions pas redressés, levés, nous ramperions dans des tunnels, dans des cavernes. La terre serait une grotte, tous les passages ne seraient

que des excavations creusées dans la pierre. Les yeux nous ont fait bondir et ont tout poli. Tout semble naître à l'instant où nous ouvrons les yeux car tout est très jeune et très petit sous notre regard, derrière le voile que la lumière fait glisser devant nos yeux.

Les mains font naître des érosions tout autour de nous. Les siècles passent et se gravent sur ce qu'elles touchent. Tout retrouve son âge avec elles. La nuit tout est à l'état d'un débris de ferraille rouillée. Comme si les lignes et les formes de Valère Novarina n'existaient que parce que ses mains s'étaient levées sur elles et les avaient léchées.

Au contact de ces lignes et de ces formes, les yeux s'ouvrent et s'écorchent vifs pour nous faire surgir un monde tout neuf. Les yeux s'écorchent vifs pour faire renaître le monde devant nous comme s'ils se sacrifiaient pour une divinité : le soleil ou la matière lumineuse de toutes les formes. Nous voyons au prix de l'écorchement de nos yeux. Tout ce qui surgit et s'illumine devant nous n'est dû qu'à une extrême douleur. Nous ne sentons pas le mal car les yeux sont étrangers, mais ils crient sans cesse, ils hurlent. Ils se sacrifient pour nous montrer au grand jour le monde dans son éclat le plus vif, pour nous raconter l'histoire sans fin contenue au-dedans de ces dessins.

Nos yeux s'écorchent vifs pour nous montrer le monde des formes, car la vue n'est qu'un cri de douleur, un cri poussé par la chair à nue. L'image du monde qui nous entoure naît du cri de nos yeux qui s'ouvrent à la matière brûlante des lignes et au discours sans fin des dessins qui parlent.

Les yeux ne sont pas touchables parce qu'ils essaient de le devenir. Nous sommes voyants parce que nous allons de l'autre côté où nous serons aveugles. Les yeux s'ouvriront jusqu'à se fermer complètement. Si le corps est pour la terre, les yeux sont pour l'air. Le corps est



Dessins. 1998, encre et crayon, 46 x 46 cm.



devenu touchable quand il s'est arrêté de se transformer. Si nous ne pouvons pas toucher nos yeux c'est parce qu'ils sont en train de se développer et de se projeter dans l'espace infini des formes.

La matière solide est si peu répandue dans l'univers que les yeux n'en ont subi aucune transformation. Les yeux n'entrent en contact qu'avec l'espace sans limite de leur représentation.

La terre nous a donné des membres pour pouvoir la toucher, une peau pour pouvoir l'approcher. L'air nous a donné la vue pour pouvoir le pénétrer et nous a décollé la peau pour pouvoir l'êtreindre ; c'est avec les yeux que nous avons avec l'air et la matière blanche d'une page le contact le plus proche que nous ayons avec tout. Le vide nous touche de partout, la matière lumineuse aussi.

Tout ce qui n'est pas touchable est en train de naître et tout ce qui l'est est déjà mort.

Quand les yeux sont fermés ils sont touchables et se sont arrêtés dans leur projection croissante dans l'espace. Les yeux attendent que

les lignes se prolongent pour continuer à grandir. Si le corps était touchable, il n'aurait pas fini de s'allonger. La peau qui le recouvre le définit plutôt qu'elle ne le protège. Et se dépouiller de son enveloppe c'est s'infinir dans l'espace.

Si la nuit tout s'est refermé c'est parce que tout attire les mains, que tout est bien délimité et que tout s'est arrêté de rayonner. Ouverts sur les lignes et les formes, les yeux n'ont pas de bout ; en marche, le corps non plus. Le feu du jour fait tout croître, même le corps n'a plus sa peau et semble fuir sous les doigts. Le corps de Valère Novarina s'échappe par ses mains qui dessinent. ■

Valère Novarina est né en 1947 à Chêne-Bougeries. Il vit et travaille à Paris.

Après des études de philosophie et de philologie, Valère Novarina se lance notamment dans l'écriture de pièces de théâtre mais aussi d'adaptation et de roman théâtral comme *Le Babil des classes dangereuses*. Création cette année de sa dernière pièce intitulée *L'Espace furieux* à la Comédie française à Paris. À partir des années 80, ses activités de peintre et de dessinateur s'intensifient. Il réalise plusieurs performances qui mêlent le dessin, la peinture, le texte et aussi parfois, la musique et la vidéo. À Paris, la Galerie de France a présenté trois expositions de Valère Novarina : *2 587 dessins* en 1987 ; *La Lumière nuit* en 1990 et *78 figures pauvres* entre février et mars 1994. Une exposition regroupant les 2 587 personnages du *Drame de la vie* et un ensemble de photographies, retraçant son parcours de metteur en scène et de plasticien, a eu lieu au Musée des beaux-arts et d'archéologie de Besançon en octobre et novembre 2004.

Jean-Luc Parant est né en 1944 à Tunis. Il vit et travaille dans le sud de la France.

Poète et artiste, il écrit des textes sur les yeux et il sculpte des boules. Il a exposé dans de très nombreux lieux, le plus souvent en compagnie de sa femme avec laquelle il travaille. Il vient d'emménager au château de Rieuchaud dans la Drôme, transformé en maison d'artistes et qui est justement nommé « Le lieu des Boules, des Yeux, des Coupoles et des Horloges d'Amour ».

Dernières expositions :

Exposition à la chapelle de la Visitation à Thonon-les-Bains du 4 novembre au 17 décembre 2006 —

Présence à la FIAC en 2005 — *La beauté in fabula*, Palais des papes, Avignon, 2000

Dernières parutions :

Les bibliothèques idéales de Jean-Luc Parant, catalogue de l'exposition au Musée d'art moderne et contemporain de Strasbourg, du 16 juin au 24 septembre 2006

Comme si le cillement des yeux — collection "Ikko" — éditions le corridor bleu, 2003

Les yeux deux, éditions José Corti, 2003

Les yeux trois, éditions José Corti, 2003

Le bout des bordes 7/8, le journal de la Maison de l'Art vivant, 2003

Les éditions Virgile ont été créées en 1998 sous l'impulsion de Daniel Legrand. Riche d'une centaine de titres, regroupée en quatre collections, les éditions Virgile privilégient les essais, la poésie et les nouvelles. La collection Carnets d'atelier propose aux lecteurs la vision d'un poète sur l'œuvre d'un artiste.

Dernières publications des Carnets d'atelier :

Manifeste pour Yves Klein, Alain Jouffroy — *Alechinsky*, Yves Peyré — *Édouard Manet*, Stéphane Mallarmé — *Cantique de Matisse*, Michel Butor